
DISCOURS

DES RAISONS ET PERSUASIONS DE LA PAIX
EN L'AN 1568 (1).

LE but (2) de la guerre c'est la paix, laquelle s'acquiert ou par composition, ou par pleine et entière victoire. La voix de composition semble mal séante pour la deffiance réciproque, pour les mutuelles haines et injures, et pour la subsistance de deux religions diverses et de certai-

(1) Le manuscrit qui a été suivi pour le texte qui précède fixe la publication de ce mémoire à 1570. Ce fut à la même époque que Morvilliers, successeur immédiat de l'Hospital dans la dignité de chancelier, remit les sceaux à René de Birague, qui organisa le vaste massacre de la Saint-Barthélemy, fit donner de grandes places à ses fils, embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et obtint le chapeau de cardinal,

(2) On lit dans le même manuscrit le *vin*. Cette erreur évidente appartient au copiste; elle n'existe pas dans l'imprimé de 1623, que je transcris ici sans nul changement. On s'apercevra aisément que, dans le texte, on n'a point suivi exactement l'orthographe de Michel l'Hospital. J'ai cru devoir ne point la rétablir, afin que l'on puisse mieux apprécier les deux textes.

nes maisons aheurtées en discorde, joinct que les moyens sont si perplex, qu'on n'y peult voir chef ny queue, lumière ny adresse.

La victoire, comme toutes aultres choses qui sont hors nostre pouvoir et en la seule main de Dieu, ne peult estre que douteuse; le passé nous enseigne combien elle est difficile, et les exemples des aultres estats combien elle est périlleuse et incertaine.

Le roy a plus d'hommes, vray; mais il se trouve deux fois plus de batailles gagnées par le moindre nombre que par le plus grand; donc tous princes et peuples ont jugé et recognu les victoires estre données du ciel.

La cause du roy est plus juste, soit; mais Dieu se sert de telz instrumens et occasions qu'il veult pour punir nos iniquitez. Il s'est jadiz servy des Babyloniens pour matter son peuple, et naguères des Turcs et semblables.

Or, nous ne pouvons nier ne desguiser que justement son ire ne soit enflammée contre nous. Il y a donc apparence que ce sont les fléaux de sa vengeance; et de faict, nous voyons que toutes choses leur ont jusqu'icy succédé fort à propoz contre espérance : ilz ont peu de finances voire; mais outre ce qu'ilz la mesnagent bien, ilz ont les moyens ouverts pour en recouvrer; et tous ceulx qui tiennent leur party

engageront jusques à leur liberté pour nourrir et entretenir l'espérance qu'ilz ont de la conserver.

D'ailleurs il y a des princes et peuples estrangers qui estiment ceste cause leur appartenir, et ne leur ont cy devant failly, moins leur manqueront ilz à présent, qu'ilz sont liguez et participent ouvertement à leurs entreprises.

Ce ne sont pas genz ramassez, esmeuz et sustentant par imprudence, sans ordre, sans chef et sans discipline; ce sont genz aguerriz, résolus, réduicts au désespoir; leurs entreprises et liguez pourpensées, pratiquées et baclées de longue main; hommes de discours et de menées, suyvis et obéys de ceulx qu'estiment la cause, le péril, et l'issue de la faction leur estre commune avecque eulx et le public; et en particulier de ceulx qui ont profit à la participation de ce péril et adventure, à la perte de toutes les choses que les hommes prisent et chérissent, et le dernier hazard à la seureté et repoiz de leurs vies, maisons, femmes et enfans, biens, honneurs, estats, et à l'accroissement d'iceulx.

La nécessité, le désespoir les rend dociles et disciplinables à merveille, avecque la bonne opinion qu'ilz ont conçue de leurs chefs, desquelz l'ambition est retenue, et l'union étroic-

tement conservée par la mesme nécessité que les anciens ont appelée lien de concorde.

Au contraire, le camp du roy est divisé en querelles, envies et émulations; l'ambition y est desbordée, l'avarice y domine, chascung y veult tenir rang; la discipline corrompeue, les volontez mal unies, et les contentions fort différentes. La pluspart desire la paix; les aultres ont leurs enfans, frères et parens de contraire bande; aultres y sont par acquit; plusieurs à regret; plusieurs avec scrupule de conscience, craignant de nuire à l'avancement et progrès de la religion.

Aultres y sont pour butiner. Bref, il est composé de pièces rapportées : plusieurs se sont ja desbandez, et tous en général sont lassez et ennuyez du long traict de temps qu'ilz ont esté inutilement en campagne, dont jusques au bas peuple chascung murmure, estant le mescontentement, soupçons et imaginations estranges, selon que les humeurs d'ung chascung et l'infidélité du temps en fournit la matière, joinct que l'inquiétude et l'impatience est naturelle à ceste nation, si elle n'est vivement réprimée par telles barres que nous avons deu retenir les aultres.

Le roy se servira des estrangers, desquelz, en les bien payant, il disposera à sa volonté, sans crainte de murmure.

Certainement ceulx qui cognoissent les François et les estrangers ne gousteront jamaiz ce discours ; car la bource du roy ne pourroit fournir seulement à la solde des estrangers, estant les finances ja espuisées, et les moyens d'en recouvrer si très fort tranchez et raccourcis, qu'en peu de temps il ne nous resteroit que le vuide.

Que demanderont donc les naturels François, dont la pluspart a ja dépendu (1) feurre (2) et lit, comme l'on dict ? Il ne leur restera désormais que la pauvreté, le mespriz, l'envie, la jalousie, et le mescontentement de se voir postposez pour tout loyer (3) de leurs prompts et dévotieux servyces aux Bourguignons, Espagnols, Italiens, Suisses et Allemands. Il ne fault pas doubter que la pluspart ne se retire, et que l'estranger ne refuse de combattre, si le François ne luy ouvre la meslée, de sorte que le roy ne peult estre que mal servi.

La force de l'estrangier est aujourd'hui une fresle assurance : le pays leur est incognu, qui n'est pas ung petit désavantage ; le Suisse ne vault qu'à se deffendre, l'Italien qu'à faire la

(1) Dépensé.

(2) De *fodrum*, provision de guerre. (*Origines françoises de Cazeneuve*). *Feurre* est pris ici pour *fourrages*, *récoltes*.

(3) Prix, salaire, récompense.

mine, le Bourguignon est en petit nombre; l'Allemand, à bon droict, nous est suspect, tant pour la diversité de leur religion à celle du roy, et conformité, et associété avec celle des adversaires que pour ce qu'il y a plus à butiner sur nous. Que si d'avanture ilz avoient intelligence avec'eulx, où se laissoient practiquer, ce seroit faict. D'ailleurs, le Suisse est malade et rompu, et coustumièrement ne peult vivre six mois en campagne pour la saleté et négligence abrutie de soy, qui luy est quasi naturelle.

De façon que la peste ja allumée entre'eulx infectera l'armée, et avec la disette de vivres escartera les forces sitost que la chaleur commencera à poindre.

Mais par une bataille l'on en purgera le pays à jamaiz. Cela seroit trop vray s'ilz y mouroient tous. Mais c'est plustost souhaitter que discourir: nous ne sommes plus au temps qu'on assignoit jour et champ de bataille pour combattre obstinément jusques à l'entière desconfiture de l'une des parties: ce siècle est aussi ingénieux et soigneux de pourvoir à la retraicte que les anciens estoient à vaillamment combattre.

La perte de trois, quatre, cinq et six mille hommes les affoiblira, mais ce n'est pas les effacer; la fureur ne sera que plus enflammée, la discipline plus exacte, toutes choses mieux con-

sidérées de l'autre costé et moins observées de la part du vainqueur, estant l'insolence coutumière compaignie de la victoire. Ilz ont des villes pour se retirer, rafraischir et rassembler et nous nuire à couvert; bref, ce sera à recommencer.

Hannibal et infinis autres ont esprouvé que le gaing d'une, de deux victoires, de plusieurs batailles, est ung gaige mal asseuré de la victoire totale. Les princes ou peuples qui ont esté tués en une journée estoient ou sans discipline, ou sans ressource, ou lasches de courage et non aguerriz. Les Gaulois d'outre les monts et les Liguriens feurent défaits en cinquante batailles, et ne furent pourtant exterminéz. Les Flamans et Liégeois ont esté plus souvent que tous les ans domptez, et néanmoins ilz ont tousjours relevé leurs crestes.

Mais après une bataille on les rangera à telle condition qu'on voudra, ou après plusieurs défaites, on aura bon marché touchant les conditions. Il est assez notoire qu'ilz ont jusques icy préféré les périls et tourmens à la duresse des loix qu'on leur a proposées cy devant concernant leur conscience, et leur seroit la mort plus gracieuse que la servitude, et les brocards et opprobre de leurs concitoyens.

De les deffaire tous, cela ne peult estre sans une longueur extrême qui remplira le royaume de

feu et de sang, de cruauté, de ruine, de peste, de famine, de pauvreté, de sollicitude, de voleurs, de brigands et d'étrangers qui occuperont le nid vuide.

La pauvre Champagne nous serve d'exemple, qui est déserte si misérablement qu'à vue d'œil il fault que les pauvres habitans meurent de mal faim et rage. Certes cet embrasement est si ardent et tant universel par tout le royaume, que la longueur est l'entière ruine, subversion et anéantissement d'iceluy. Voire mesme quand on estancheroit le mal dès aujourd'huy, il se trouveroit merueilleusement appauvry pour le dégast extresme et les pernicioeux remuemens, démolitions, larcins, pillages, et aultres choses semblables qui ja ont esté commises, et qui ne sont que coups d'essay au regard de ce qui est à craindre, si sans espoir de paix les cœurs s'embrasent du tout en fureur, car ce n'est que le premier acte de la tragédie. Davantaige, les grands deniers qu'on a transportez sont ja espuisez, sans que le cours de la marchandise et la vente de nos fruicts, qui sont les trésors de ce royaume, nous en ayent rapporté.

Je pose qu'enfin on en vienne à bout, si est ce que les enfans et successeurs pour leur innocence seront espargnez; ilz croistront avecque une extrême félonie et rage, sçachant et

sentans la cruauté exercée envers leurs pères , et voyant les biens de leurs majeurs usurpez et raviz iniquement, comme ilz penseront, ce desir de vengeance et du recouvrement de leurs biens les fera rallier et reprendre nouvelle intelligence ; de sorte qu'au lieu d'ensevelir le mal et la dissension civile , ce seroit le nourrir plustost, et forger ung hydre espouvantable. Cela ne seroit pas à craindre en une petite faction ; mais on n'a jamais veu une grande conjuration esteinte ou réprimée à force d'armes, que les cendres des morts ou bannys n'ayent soudain rallumé ung plus grand feu.

Dadvantage, si ceulx qui sont aujourd'huy en armes, après une bataille, se voyent inférieurs à force ouverte, il ne fault douter qu'à l'extrémité leur fureur ne soit extremesme, et qu'ilz ne tentent tous les moyens, bons et sinistres, pour se garantir ; et Dieu sçait s'il est aisé (veu le bigarrement et meslange qui est entre nous, et les fantastiques persuasions dont les hommes se laissent enyvrer et transporter) d'exploicter ung mauvais dessein. Le mal, à la fin, a ses degrez, comme la vertu ; ses commencemens ne sont qu'estincelles et acheminemens aux plus pestilens effects, si Dieu n'y met la main. Possible que la prinse d'ung ou plusieurs de leurs chefs leur feroit perdre courage ; on sçait qu'ilz

en ont grand nombre, et entendement pour élire de deux extrémitéz la moins périlleuse, c'est de tenter le dernier sort plustost que de se lascher et exposer à l'ire de ses ennemis, qu'ilz estiment piz que mortelz, dont la longueur de la guerre ne peult que remplir de ravage et de malheurs ceste France, la rendre farouche et sauvage, sans pitié, sans révérence ny respect aulcung, et accroistre et appesantir de plus en plus l'ire de Dieu sur ycelle.

Mais si au rebours ilz gagnent la bataille, il en iroit bien aultrement; car la perdant ilz ne seroient en danger d'estre abandonnez de leurs associez, d'autant que la cause est commune, le fruict, l'issue et le péril commun, et, en ung mot, ilz sont tous embarquez, qui est cause qu'ilz ne s'y laissent point practiquer, s'endurcissant tousjours plustost, jaçoit que aux autres guerres civiles se soit le plus exquis et ordinaire moyen.

Les ennemis aussy ne scauroient croistre, mais, au contraire, le roy a plusieurs alliez et serviteurs qui luy tourneroient le doz si mal bas-toit; à sçavoir, tous ceulx qui ne suyvent son parti, sinon comme le plus fort et redoutant sa puissance. La mesme raison qui les meut à le suyvre les inciteroit à l'abandonner et tascher de s'accointer du plus fort, tesmoins les alliez du

duc Charles de Bourgogne, qui tous en un jour l'abandonnèrent après la première journée qu'il perdit contre les Suisses : mille, et mille hommes sans religion, infinis, qui, par crainte du mal ou espérance du gain, suivent l'armée, tourneroient soudain leurs robbes, poussez par les mesmes argumens qui les meuvent à présent. Outre, si on veult faire preuve, on trouvera que la quarte partye de l'armée fait profession de la religion des adversaires : ceulx cy se resconcileront facilement avecque les autres; les estrangers prendront party, et le reste s'escouleroit en ung moment, comme il advient ordinairement ez guerres civiles. Les batailles des Anglois, en leurs dissensions, en donnent ample tesmoignaige.

Dieu ne me fasse pas tant vivre que de voir ceste désolation; mais s'il est licite de prévoir les inconvéniens, je puiz hardiment asseurer que la perte d'une bataille seroit la perte de l'Estat; car, quelque doulx langaige que les aultres tiennent maintenant, je ne sçay à quoy l'insolence d'une victoire pousseroit ceulx qui, mesme en leurs misères, sont eslevez et rempliz de courage : et, pour ne flatter poinct, c'est chose que mal volontierz et mal seurement on faict de se rassujettir à celuy qu'on a vaincu.

Nous ne livrerons jamais bataille qu'à si bonnes

enseignes que le roy tiendra la victoire. Certes, les hommes destournent et bastissent leurs projets; mais Dieu besongne là-dessus. Il seroit superflu d'amener les exemples en une chose si claire : c'est que la moindre faulte, la plus légère occasion peult faire perdre une bataille; de sorte que les anciens, pour signifier la bataille, disoient le hazard et la puissance de fortune : car, bien qu'ilz feussent bien disciplinez, voire mesmès bien souvent la multitude nuit et engendre confusion, négligence et mespriz de discipline, ung homme se remettant sur son compaignon, et s'asseurant tous en leurs forces avec contemnement de leurs ennemis, qui sont d'autant plus vigilans, retenuz et disciplinez, que le péril les y contrainct et enhardit, ou plustost forcez par la nécessité, qui ne leur permet de rien espérer que du désespoir, et qui est, comme disoit Tubero, le dernier met le plus puissant, et le donjon le plus invincible. Ce royaulme en a des exemples autant mémorables que piteux et lamentables : la prinse du roy Jean devant Poitiers, où une grande et puissante armée feut desconfite par une bien petite troupe mise au désespoir, et fraichement celle du roy François devant Pavie.

Dadvantaige jamais ilz ne joindront, qu'ilz ne soient esgaulx en force ou à peu près; veu que,

tenant des villes fortes, des ports et des rivières, on ne les sçauroit forcer à combattre qu'à leur avantage : de sorte qu'outre le péril et douteux événement, on ne pourra éviter la longueur que produira infailliblement, avecque les maux susdictz, ung aultre plus malheureux et plus pernicieux ; car c'est la coustume des hommes, d'ung et d'aultre costé, à n'obéyr point au roy ne à sa justice ; à tenir à peu son autorité ; à faire toutes choses par la vive force ; à mal penser et parler du gouvernement de l'Estat ; à gouter la douceur d'une franche liberté, ou plustost licence ou abandon de toutes choses, cessant le cours de la justice, et de toute police et discipline ; bref, à tout ce qui esloigne le subject de son debvoir : de sorte que, si la guerre continue, nous, noz enfans, ny ceux qui naistront d'eulx, ne sçauroient voir réuniz, radoulciz ny ramolliz, traictables, prompts à obéyr et à reprendre le joug d'obéyssance, et céder au plus foible ; tant est puissant l'effect de l'accoustumance, qui surmonte la nature, et mène au vice et dissolution, gouffre auquel il est aisé de se précipiter, mais impossible de s'en retirer. Qui piz est, les plus horribles et exécrables forfaits, peu à peu (comme disoit ung juge romain) se rendent familiers par l'usaige et accoustumance. En façon qu'on peult dire que ceste guerre ne faict que planter la

France de barbarie et de monstres pestiles et détestables. Oultre ce, la réputation du roy ne peult estre que fort intéressée à l'endroict des estrangiers, et mesme des siens, s'il ne peult rallier ses subjectz que par une extresme longueur de guerre, et par l'entière ruyne du royaume.

Il y a encores une aultre sorte de peste : c'est que la corruption des mœurs est si grande, que certains seigneurs et capitaines, qui sont du party du roy en ceste guerre, tenant à peu debvoir ny serment, ny obligation qui est d'exposer leurs personnes et biens pour leur prince, comme tenant leurs terres de luy à ceste condition et charge, dient et se vantent qu'ilz méritent tant et plus de sa majesté, se faschent et despitent s'ilz ne sont recognus et caressez à leur fantaisie; qui monstrent qu'ilz servent plustost à leur ambition et avarice qu'au roy; et est la frénaisie des hommes si aveuglée, que, jusques aux plus petits qui portent les armes, chacun se vante d'avoir mainteneu la couronne au roy; et, ce que plus je trouve estrange, certaines courts et aultres compagnies où les hommes debvroient estre les plus modérez et mieulx advisez, ne cognoissent non plus que l'aultre, fors du surplus, les plus magnifiques titres qu'ilz peuvent imaginer ne pouvant céler la maladie de l'esprit.

Quant aux seigneurs, il leur est bien adviz qu'on leur doit beaucoup de retour, et que, sans eulx, tout se feut mal porté; ce qu'ilz font sonner et retentir si hault, que ceulx qui entendent combien cela poise en ont les cœurs navrez et pleins de mauvais augure. Les estats estrangers se vanteront, tantost d'avoir esté protecteurs de ceste couronne, et en rempliront leurs écrits et triomphes : de sorte que si la guerre dure, le roy sera désormais enclavé des uns et des aultres, et aura assez à faire de les remercier, et, en se dépouillant, leur despartir largement de ses biens et de ses plus exquis ornemens, lesquels ilz prendront pour tribut et hommage de la couronne, ainsy que faisoient les roys d'Angleterre, leurs pensions.

Que seroit-ce si le roy, par leur moyen, avoit obtenu pleine victoire, puisque, n'ayant encore faict que ruyner son peuple, ilz entonnent si hault? C'est l'ung des plus grands maulx qui puissent arriver à ung prince de se rendre si très fort obligé à quelqu'ung ou plusieurs, qu'il semble tenir d'eulx en partie son estat : les exemples en sont assez fréquens, dont le récit ne pourroit estre que très odieux. Certainement la longueur de la guerre servyra à eslever et agrandir certains hommes, leur donnera crédit, faveur et autorité envers le peuple, nom et

bruit envers les estrangers, et licence envers leur prince, chose très périlleuse à ung Estat, et vraye semence d'aultres fureurs civiles; et mesme, attendeu l'aage du roy et de messeigneurs ses frères. Quel ordre donc? A la vérité, nous sommes bien malades, puisque ny la guerre, ny la paix ne nous est propre, et que nous ne pouvons porter ny le mal, ny le remède.

Plusieurs penseront, puisque le roy est ordonné pour rendre la justice, maintenir les bons et punir les mauvais, et qu'à ceste fin, il est armé de l'autorité souveraine, il ne peult, suivant sa vacation, faillir de poursuyvre justement par le glaive ceulx qui, injustement, se sont soulevez, troublant l'Estat et violant les loyx : et, en ce faisant, il obéyra à Dieu, qui est seigneur des armées, et qui ne peult faillir à la justice; et, tout ainsy que le magistrat ne peult pardonner au voleur, sans se charger envers Dieu des mesmes crimes, estant subjects, ains rebelles et membres corrompeuz, qu'il est nécessaire de retrancher à quelque prix, hazard ou perte que ce soit.

Cela sans doubte est spécieux et de beau lustre, mais il est captieux et périlleux. Du péril, nous en avons touché ci-devant : joinct que la conduicte de ce qui est passé devant nos yeulx, dont les plus clairs entendemens sont éblouys en la corruption

manifeste de tous estats, nous garde d'ignorer ou doubter que ce ne soit les fléaux de Dieu, lesquels nous aiguïsons et faisons redoubler, en persévérant et provoquant son ire, et nous aheurtant à nostre dureté; car, qu'est-ce aultre chose de s'attacher à ses verges, sans regarder à luy, sinon le despiter? Touchant la caption, elle est toute apparente, et l'adviz des dessusdicts totalement répugnant à la justice, à Dieu, auteur d'ycelle, et à l'autorité et debvoir du roy : car, tout ainsy que le médecin tend à la guarison, ainsy faict la justice, à la gloire de Dieu et à l'amendement des hommes, et non pas à la cruauté, ne au sang, à l'injure et contumélie de la nature, et à violer et pervertyr l'humanité. Vray est qu'il fault retrancher le membre pourry quand il n'y a plus d'espérance de guarison; mais, tant qu'il y a tant soit peu de lumière et d'amendement, le médecin seroit meurtrier si, laissant les remèdes propres, il usoit des extremes. Il fault doncques, premièrement, enquérir si le mal des subjects du roy est incurable, pour user des remèdes selon le besoing; aultrement, ce seroit comme qui enterreroit vif son enfant malade, sans essayer les moyenz de le guarir.

Entre tous ceulx qui sont arrivez de l'aultre costé, pas ung ne tend à secouer le joug de la

domination du roy ; car c'est manifestement contre les principes de leur religion : tous le recognoissent pour leur roy naturel, souverain et seul prince ; pas ung ne veult advouer autre supériorité ; pas ung ne met en dispute la juste et légitime vocation de sa majesté ; tous sont fichez là, qu'il lui fault prester et rendre honneur, servyce et obéyssance.

Mais ilz n'obéyssent pas ainsy qu'il appartient ; au contraire, leurs actions démentent leurs belles paroles. Pour en parler au vray, ilz sont, ainsy que la pluspart des aultres, empoisonnez de passions qui agitent tout au rebours de leurs premières pensées et inventions : et comme le malade trouve goust aux choses pernicieuses et desdaigne les salutaires, desirant toutesfois la guarison ; ainsi la pluspart d'eulx pensent très bien faire en malfaisant, et c'est la cause qui a mis aux champs telz qui pouvoient heureusement vivre en leurs maisons, et qui a tourné à l'envers les cerveaulx de tant d'hommes sages et bien advisez. Il fault donc user des remèdes propres à guarir ce poison ; car puis qu'ilz sont malades de l'esprit, quelle félonie et méchanceté seroit en ce lieu de les secourir et d'en avoir compassion ? de les violenter et persécuter à feu et à sang ? Ce seroit faire la guerre à la nature et déchirer brutalement l'humanité. La justice

punit ceulx qui font mal sciemment et de propoz délibéré, et conserve ceulx qui péchent innocemment, et qui, par infirmité, tresbuchent. Il est plus que notoire que la craincte les a poussez et précipitez en cet encombre; car puis qu'on confesse qu'ilz ont entendement, ce seroit folie de penser qu'ilz eussent osé entreprendre, ny mesme pensé d'empiéter l'Estat sans aulcung droict, apparence ou couverture. Quel propoz y a il que genz de telle estoffe ayent hazardé et abandonné leurs vies, honneurs, biens, maisons, femmes et enfans, sous une frivole promesse ou espoir, ou; pour mieux dire, reserves et songes, d'establir par armes ung nouveau Estat, avecque moyens et instrumens si fragiles pour exploicter une si haulte entreprinse: possible sont ilz entrez en imaginations du gouvernement. Quoy que ce soit, ilz ont doubte de leur seureté, et y ont voulu pourveoir; à quoy ilz ont tourné leurs pensées. Et comme la craincte et l'espoir sont deux vieux tyrans des ames, ilz ont jugé tous licites pour pourvoir à leurs attentes, et la nécessité estre la plus juste et inviolable de toutes les loyx; et puis qu'ilz sont hommes et non pas anges, y a il raison au monde plus vive ny plus urgente pour les induire à ceste opinion, et les esblouir et tromper, que celle que la nature apprend à ung chacun? à sça-

voir, que la tuition de la vie et de la liberté contre l'oppression est non seulement licite, mais aussy juste, équitable et sainte. Ceste loy n'est point donnée ny enseignée aux hommes, mais empreinte en leurs cœurs et née avec eux; elle n'est point escripte, mais divinement engravée en l'esprit de toute créature. C'est la cause de leurs menées, qui ont depuis esté tournées contre leurs premiers desseins et hostilités, et qui méritent d'estre réprimées les considérant à part; mais, les balançant avec le salut de l'Estat, le repos du peuple, et la fin de ce périlleuz embrasement, qui est ce qui sera teneu ennemy du public que le dissuader de quitter son offense pour la respublicque? Tout ainsy qu'ung père ayant deux enfans en discord, ne les faict pas combattre, voulant perdre ce qui luy est moins agréable pour se servyr en paix du vainqueur, mais tasche de bien ranger et modérer l'aulture et le réconcilier, tellement que ce soit comme deux fermes pilliers de sa vieillesse. Ainsy le nom du roy, plein d'amour et charité paternelle, ne peult souffrir une si sanglante et félonne obstination, d'exterminer une grande partie de ses subjects, s'il y a moyen de les réconcilier à l'aulture party et ramener à leur devoir; et puis qu'en cela gist le salut de la respublicque, il se fault résoudre, comme jadiz le

sénat romain du temps de Valerius le dictateur, c'est d'y parvenir par quelque voye ou sentier, et par quelque difficulté que ce soit, quittant de la rigueur et droict, ainsy que disoit L. Papirius, comme'estant le repoz et salut du peuple, la plus souveraine et équitable de toutes les loyx, et donnant au sang et au nom qui nous est commun avecque eux, au péril de la respublicque, et à la nécessité, par le conseil d'ung aultre Romain, tout ce que nous ne pouvons retenir d'ung aultre sans violer le sang, le nom et l'estat de la respublicque. Le moyen est de faire cesser au plus tost les injures et violences resciproques, leur faire poser à tous les armes, et rappeler, par une autorité et par une loy bénigne, ceulx qui sont destournez, donnant fin à ceste sanglante guerre. Quelle fin ne sera elle pas ignominieuse si sa majesté entre en capitulation avecque ses subjets? Là s'arrestent et demeurent ficez la pluspart des hommes, ou par foiblesse d'esprit, ou par malignité; mais, en effect, ce traicté si luisant, de si belle apparence et si proprement doré, est une pure imposteure et pestilence inventée de l'ennemy des hommes de paix et de vertu : car donner la loy à ses subjects, leur prescrire une forme de vivre, leur imposer peines et supplices s'ilz outrepassent sa volonté; les désarmer,

lever tribut sur eulx, et recevoir d'eulx hommages, est-ce capituler avecque eulx? Capituler, c'est démesler la dispute du droict d'ung chascung, égal respect, et prendre et donner la loy tout ensemble, baillant gaige chascung de son costé, ou par hostages, ou par aultres assurances; mais quand ung seul reçoit la loy, et ung seul la donne, qu'est-ce aultre chose que le fruit de la victoire? Voire, mais le roy leur octroye les conditions que sans les armes ilz n'eussent poinct obteneues : certainement si le roy quittoit quelque chose de son droict ou autorité, je n'aurois que respondre, combien qu'il faille quitter de son droict si le salut de la respublicque le requiert : car mesme ce n'est plus droict s'il empesche le bien public et nuyt à l'Estat, ainsy que disoit Appius Claudius de l'autorité des tribuns du peuple romain; mais sa majesté ne leur donne par ce traicté ny estat, ny terres, ny les allége d'aucuns tributs ou subsides, ne leur quitte aucuns debvoirs ou charges; il laisse seulement leurs consciences en liberté. Cela s'appelle il capituler? Est-ce capituler que promettre pour toute convention que le roy demeurera leur prince, et ilz demeureront ses subjects? Si le roy leur ostoit la liberté, ilz seroient ses esclaves, et non pas ses subjects; il seroit leur oppresseur, et non pas leur

prince, car la principaulté est sur les hommes libres; doncques en leur laissant la liberté, il se constitue leur prince, c'est-à-dire protecteur de leur salut et liberté, et ilz se déclarent ses subjects, obligez à maintenir son estat. Qui est-ce qui sera si imprudent de dire que c'est capituler? Que si on veult donner à la liberté de si estroictes barres, que la religion et l'ame ne soient poinct comprises, c'est pervertyr malignement le mot et la chose mesme; car la liberté serve n'est poinct liberté, la liberté brutale du corps et des actions humaines est vile et indigne de ceste excellente marque, qui est proprement deue à l'esprit, et à la plus vive partie d'iceluy, et à la plus excellente de toutes ses actions. Quelqu'un dira soudain que ce n'est pas liberté, mais une licence pernicieuse. Mais il y a long-temps que le conseil du roy a cogneu et jugé que c'estoit liberté, et qu'il estoit nécessaire de laisser en paix les esprits de ses subjects, comme ne pouvant estre ployez par le feu ny par la flamme, ains seulement par une vive persuasion et par la raison qui domine sur yceulx; ce qui n'a poinct esté faict sans exemple, mesme du plus grand empereur qui ait esté depuis trois cents ans. Y eust-il doncques tant d'occasion de permettre ceste liberté, que maintenant l'oster ou en retrancher seroit-

ce poinct captiver et asservir les hommes? Donc c'est une frénaisie bien ferme d'appeller capitulation la loy du prince qui conserve la juste liberté à ses subjects, les munit contre l'oppression, ratifie ce que long-temps y a que sa majesté et son conseil a arrêté et ordonné, et qu'il faudroit de nouveau ordonner s'il estoit à faire, et luy conserve le nom et tiltre de bon prince. Mais c'est bien persécuter hostilement son prince d'esloigner sa volonté par malins artifices d'une tant salutaire et sainte réconciliation, avec menace de l'abandonner s'il y veult entendre : n'est-ce pas le tyranniser et opprimer?

Ceulx qui sont de cest adviz, demeurant à couvert loing des coups, desirent que le roy poursuyve sa poincte, et par guerre hazarde son Estat avecque la certitude et infaillible perte de tous sés hommes; en quoy ilz descouvrent assez qu'il n'y a rien en eulx d'humain, et qu'ilz ont l'esprit troublé et perty, plein de haine, vengeance et de fureur, dont par le passé leurs opinions sanguinaires (vrais pourtraicts et images de leurs esprits) ont faict suffisante preuve : et pourtant on ne doit prendre leur adviz que pour ung traict envenimé aveuglément contre les adversaires, et comme l'opinion des ennemis jurez de la respublicque. Auquel rang sont tous

ceulx , par la sentence de Hala Servilius (1), qui séparent les conseils du public, ayans plus de respect à leurs particulières haines qu'au salut du peuple : néanmoins pour qu'ilz y meslent pour lustre l'honneur du roy, on les escoute favorablement, comme bien zélés à la conservation de son autorité, de laquelle toutesfois ilz abusent perversement, imposans à sa majesté par l'apparence du mot d'honneur et de capituler, empeschant ung bien tant nécessaire, et donnant occasion à infinis maux les plus exécrables qu'on pourroit penser.

Rien n'est plus honorable ne plus magnifique à ung roy que de donner la loy à ses subjects sans diminution de ses droicts; rien n'est plus louable à ung sage prince cognoissant que les dissensions sont les maladies des grands estats, que d'y appliquer par sa prudence le remède

(1) On lit *Hala*, dans le recueil de l'Homel et dans le manuscrit, au lieu de *Ahala*.

Ahala Servilius, maître de la cavalerie, tua, dans le Forum même, Mœlius, qui, par ses vociférations, tâchait de faire soulever le peuple contre le sénat. Cincinnatus, dictateur, loin de le blâmer, applaudit à son action : « Courage, dit-il, brave Servilius ! la république est sauvée. » Ahala Servilius n'avait pas hésité à tuer Mœlius sous les yeux du dictateur et du peuple romain, pour sauver la république. (Voyez TITE-LIVE, liv. IV, an de Rome 315.)

convenable, et si dextrement manier les esprits qu'il guarisse leurs playes, maintenant ses subjects et sa seigneurie.

Nos roys prédécesseurs de sa majesté ont conservé et agrandy cest estat autant ou plus par prudence que par armes; la vraye et naturelle prudence est de céder quelquesfois au temps, et tousjours à la nécessité. En ceste façon ont esté souvent pacifiées les dissensions civiles des Romains, et est advenu bien souvent que le sénat, quittant quelque chose libéralement au populaire, non seulement le rendoit satisfait, mais aussy, vaincu par ce bienfait non espéré, dont s'esmouvoit une merveilleuse concorde et obéissance très prompte du bas peuple; au contraire, quand ce mesme sénat, laissant ceste voye, et mesprisant l'artifice et prudence de ses majeurs, se dit sans rien céder de si sainte gravité, à l'endroit de César, et depuis d'Anthoine, il donna ung exemple et enseignement perpétuel à tous princes et peuples, et monstra en ce superbe théâtre, éminent par toute la terre, que ceulx qui manient ung estat doivent, en se despouillant de tout regard particulier, mettant à part toutes haines et malveillances, tourner toutes leurs estudes, soin et diligence au salut du peuple et à la conservation de l'estat, sans s'opiniastres comme ilz

firent, dont s'ensuyvit leur ruyne et la perte de l'empire, et de la majesté du peuple romain.

Ceulx donc qui, souz prétexte de ne rien céder et de tenir leur sourcil refrongné, taschant de s'agrandir et venger leurs mauvais courages, tenant à peu le hazard de l'estât et la certaine ruyne du roy et de ses subjects, peuvent à bon droict estre appelez pestes et proditeurs de la respublique, de leur patrie et de sa majesté.

Le bon pilote ne s'obstine jamais contre la tempeste, il baisse les voiles et se tient coy; puis, relevant ses antenes, vogue seurement sur les ondes naguères enflées et eslevées pour le submerger. Si on combat contre l'orage et contre le ciel, sera-ce pas se précipiter aveuglément et chercher nostre perdition et ruine?

Le sage ne s'endurcit point contre le courroux de son père, mais s'humilie et l'appaise, et tantost après, son père le couronne de sa bénédiction et de son héritage : ainsi Dieu, nostre père, ayant d'une main visité nostre roy, de l'autre le relevera plus que jamais, et le couronnera de nouvelles graces et de biens non espérés : et si quelque boutefeux envenimé veult encore disputer sur ce mot de capitulation et de paix, je maintiens que c'est victoire que de demeurer seigneur et donner la loy à ceulx contre lesquelz on a combatteu. Ceste victoire non sanglante

est de si grand prix et profit, qu'elle sera plus utile et plus glorieuse à sa majesté que mille aultres victoires, esquelles le roy n'auroit ny honneur, ny gré, ains seulement les seigneurs, capitaines et genz de guerre, qui s'amplifieront à son détriment, luy soustrayans la dévotion de ses subjects et l'honneur de la tuition de l'estat: et non seulement gardera sa majesté d'entrer en grandes et infinies obligations, qui est ung demy servage; mais au rebours luy obligera de plus en plus tous ses subjects d'une et d'aultre part, et mesme les genz de guerre, veu le péril éminent et l'incertaine yssue de telles meslées, et l'infailible ruyne des uns et des aultres.

Qui est-ce qui enviera à la France son repôz, et au roy ce triomphe plus auguste et plus magnifique que toutes les victoires et conquestes de ses prédécesseurs roys? La gloire est trop plus excellente (ainsy que disoit César de Cicéron), d'avoir planté plus loing des bornes du nom de la vertu, que de l'empire et domination françoise : à sçavoir, par la singulière recommandation de prudence, de benignité et de charité plus que paternelle que le roy acquerra, se couronnant de ceste rare couronne d'avoir esteint ung si grand brandon de sédition, dont coustumièremment les aultres grands estats sont embrasez et anéantis.

Finissant donc ceste tant triste guerre, reluyra une très joyeuse et heureuse paix, qu'à bon droict j'appelleray précieuse conquête, laquelle rendra sa majesté redoutable à toute l'Europe, qui a sçeu la grandeur des deux puissances qu'il remettra sous sa main. Et comme le peuple Romain disoit sa ville heureuse et invincible par la concorde des estats, ainsy dirons-nous d'ung accord que par ceste paix le roy et la France seront heureux, invincibles, et honorez d'éternelles louanges.

Le torrent qui n'a point de source est tantost asseiché en destournant de son canal le cours des eaues : ses chefs, que tant on redoute, n'ont point ou peu de source ; les ruisseaux qui les enflent sont aisez à admortir, parce que ce n'est pas leur droict et naturel cours, à sçavoir, pour se conserver de violence. Cessant ceste crainte, il n'y a doute qu'ilz n'aiment trop mieulx, puisqu'on ne les figure point insensez, dépendre de leur roy et estre en sa bonne grace tant par l'obligation et debvoir naturel, que pour y voir plus de seureté et moyen de se maintenir. Et si depuis l'an soixante-deux on les eust dextrement maniées, la France seroit heureuse : mais ceulx qui les ont picquez et harcelez par mille injures, violences, menaces et calomnies, en cuidant affoiblir leurs ennemis, les ont for-

tifiez et fait entrer en extremes deffiance, et finalement en haultes et hardies entreprises, auxquelles pour rien ilz n'eussent voulu penser. Et tout ainsy que les estançons mis contre la paroy ruyneuse et penchante, en luy résistant la soustiennent et la fortifient; ainsi ont ilz fait par leurs aveuglez efforts et discours, qu'on doit plustost peu à peu leur soustraire par la jouissance de leurs estats, et apprendre de la nature qu'il est trop plus aisé de plier que de rompre. Mais au lieu d'esteindre doucement ce brasier, ilz ont si asprement soufflé que la flamme est preste à les consommer, et déjà en a dévoré aucuns : ce sont donc les premiers et vrayz auteurs des troubles pour leur impudence, pour ne dire piz; je parle des cours et aultres qui les ont tant durement traictez, et qui, par leur rigueur, les ont tousjours tenus en cervelle, comme souffrans ou attendans à toute heure l'injure et l'outrage, et sentant tousjours l'ennemy à leurs costez.

Y a il esprit si bening qui n'en feut à la longue effarouché? De quoy sert le nom de paix publique, si chascung en son particulier espreuve l'aigreur de la guerre? comme disoit ce Romain. Que pourroit plus faire l'ennemy que ceulx qui se nommoient protecteurs? qu'est-ce qu'ilz pourroient craindre de plus amer?

Certainement il leur a semblé que ce qu'ilz devoient craindre, à sçavoir, la mort ou le bannissement, estoit moindre et plus tolérable que ce qu'ilz souffroient et ont esprouvé, dont nous debvrions espargner les confusions, veu que la guerre leur a esté moins pernicieuse que la paix.

Je sçay bien que cecy sera trouvé aspre, et que je pourrois parler plus doucement; mais la nécessité arrache malgré moi ces paroles de mon cœur, et me faict préférer la rude vérité à la douce flatterie : car c'est piper ou trahir que de céler ou déguiser la vérité quand il est question de la chose publique. L'expérience manifeste des fols nous avoit ja donné ung clair enseignement de nous porter doucement avec eulx; mais nous l'avons prins à contrepoil, aimans mieulx le péril de la calamité pour maistrresse que le discours et la raison.

Le vray moyen donc de rompre leurs intelligences, c'est de leur oster la nécessité d'y entendre, les traictant non comme ennemis, mais benignement comme enfans et subjects justiciables, membres de la respublique dont le roy est le chef; car, examinant les choses de près, on trouvera qu'ilz ont esté cy-devant traictez en rebelles, ce qui leur a faict rechercher tous moyens et embrasser toutes occasions pour se

conserver, et je ne sçay s'il y a homme si parfait qui, se voyant réduit à tel point, et voyant quelque moyen de se préserver, ne l'embrassast vivement, estant de soy une loy inviolable de nature plus forte que toutes aultres loix. C'est ce qui leur a mis les armes en main, et qui a engendré ce tant horrible dégast et difformité : car les menées qu'on bastissoit contre eulx de toutes parts estoient si peu secrettement conduites, la desfaveur tant évidente, le desdaing si apparent, les menaces de la rupture de l'édict de pacification et de la publication du concile tant ouvertes, et l'injustice tant manifeste, qu'ilz eussent esté par trop lourds et stupides, s'ilz n'en eussent à bon escient esté touchez, et eussent bien mérité le tourment qu'on leur apprestoit, s'ilz n'eussent évité la feste. Les bestes brutes sentent venir l'orage et cherchent les cachettes : ne trouvons pas mauvais si les hommes, le prévoyant, se munissent à l'encontre : nos menaces ont esté messagères de nos complots, ainsi que l'esclair du tonnerre : nous leur avons faict voir nos apprests ; cessons donc de nous esbahir s'ilz ont ung pied en l'air et l'œil en la campagne. Je ne veux pourtant les excuser du tout ; mais il n'y a homme de bon sens qui ne les juge plustost dignes de pitié que de peine. Quand ilz ne verront plus rien qui

les doibve faire craindre, ne doubtons point que soudain ilz ne s'appliquent du tout à leurs affaires domestiques, desquelz, attendu le naturel de cette nation, il est forcé de confesser qu'ilz ont esté destournez par une très urgente nécessité, et qu'ilz se sont veus assiégés de périls et de maux, ainsy que disoit Camille, et qu'il est à bon droict comparé à ung desbord qu'il faut laisser doucement couler.

Il y a en chascung pays certains esprits turbulents qui sont les instrumens des remuemens et des nouvelletés; il les fauldroit escarter des lieux où ilz ont leurs cognoissances et pratiques : aux aultres, ne fault monstrier aulcung signe, ny faire démonstration quelconque de deffiance, car ce n'est aultre chose qu'allumer et nourrir une contraire deffiance en leurs cœurs, et les faire ennemis malgré qu'ilz en ayent. Celuy est ennemy qui nous tient pour ennemy. Cela est si naturel que mesmes les serfs et esclaves se pervertissent et conjurent contre leurs maistres, s'ilz apperçoivent en eulx quelque deffiance de fidélité. Surtout il est nécessaire de faire rigoureuse punition des transgresseurs des édicts, et ne les rendre plus contemptibles à faulte d'exiger sévèrement l'observation d'yceulx sans distinction de personne. Ainsy sera la paix heureusement entretenue; la procuration et

conservation de laquelle est le propre office et debvoir du roy. A ce but tend l'établissement des estats et seigneuries, à sçavoir, à la fruition de la paix, dont la douceur et plaisir a donné commencement au pays et aux loix, et a faict cognoistre au plus fort le plus foible, et assujettit volontairement les uns aux aultres.

Pourtant, le vray office du roy est, comme gardien et tuteur de la paix, de la maintenir inviolable, quand Dieu la luy aura donnée, et punir asprement les contempteurs de ses loix.

Le roy Numa Pompilius, malgré tant de siècles et de guerres, est aujourd'huy en honneur, pour avoir aussi soigneusement entretenu la paix que son estat et sa vie. Telle charité est digne du nom et sceptre françois.

Le prince qui abhorre la paix, qui tend à l'effusion du sang, et mesme de ses subjects et membres, le nom et l'effect de prince cessent pour ung aultre tant abominable, que je ne le puis exprimer moins aigrement et d'ung nom plus léger, que d'ennemy du genre humain et de la nature.

L'affection du prince a esté, de tout temps, comparée à la paternelle; le père cruel envers ses enfans est ung monstre desnaturé et exécrationnable, s'efforçant de dépiter le vray et commun père des hommes et de la nature.

Arrière doncques ces pestés qui, d'ung cœur hostile et sanguinaire, taschent de corrompre (cè que Dieu destourne) la naïfve et naturelle bonté de nostre prince, de la royne sa mère, et de messeigneurs ses frères; qui les veulent dégénérer de l'ancienne tant célèbre et plus divine que humaine débonnairété de leurs majeurs roys de France envers leurs subjects, qui a esté le nerf et le lien qui si longuement a maintenu cette couronne, recogneue et servie d'ung cœur franc et loyauté françoise, et non par tyrannie, par effusion de sang et par cruauté; telles genz sont de mauvais augure à ceste couronne, et semblent vouloir avancer le destin d'ycelle, c'est-à-dire, le jugement de Dieu, humiliant les choses eslevées, et anéantissant les plus fermes, liant les esprits, et esblouyssant les entendemens et les discours.

Que le roy use de clémence, et il esprouvera celle de Dieu; que le roy ne tienne point son cœur, et Dieu lui ouvrira le sien; que le roy donne à la respublique son offense et son déplaisyr, et tantost elle recognoistra avec usure le bienfaict, et luy fera hommage de son repos et félicité.

Que le roy oublie et quitte tout le mal talent envers ses subjectz, et ilz s'acquitteront et s'ou-

blieront eux-mesmes, pour l'honorer et servir de tout leur pouvoir.

(Extrait du *Recueil de divers mémoires, harangues, remonstrances et lettres, servant à l'histoire de nostre temps*. Paris , chez Pierre Chevalier. M. DC. XXIII.)

Ce Recueil a paru cinquante ans après la mort de l'Hospital. L'éditeur n'a point suivi l'orthographe originale; la langue avait déjà subi d'heureux changemens; mais on employait encore les *u* à la place des *v*. J'ai cru devoir, sur ce point, suivre l'usage contraire, adopté depuis. C'est le seul changement que je me sois permis pour tout le texte. Je l'ai fait dans l'intérêt du lecteur; mais j'ai dû l'en prévenir.

